

UN AMI DE VIENNE

M. Jules BOUVIER

Une notable cité comme Vienne se doit à elle-même de ne pas négliger le souvenir de ceux qui l'aimèrent, qui travaillèrent à la faire connaître, à l'améliorer, à la rendre plus avante. N'est-ce pas d'ailleurs un moyen d'augmenter l'amour de la petite patrie locale que de remémorer ceux qui l'ont honorée et servie ? On ne trouvera donc pas surprenant que la société des Amis de Vienne rappelle l'attention sur l'un des meilleurs citoyens de cette ville, son ancien Président, si prématurément ravi à son affection.

Viennois, Jules Bouvier le fut autant qu'on peut l'être. A cette période de l'existence où l'âme est particulièrement malléable, jusque vers sa vingtième année, il resta fixé sur la terre natale et dans un milieu si séduisant qu'il ne pouvait manquer d'en demeurer favorablement impressionné : tous ceux qui ont connu la famille Bouvier savent quel doux foyer, agréable et cultivé, était la demeure de la rue de la Charité, peuplée de visions d'art.

Tout jeune il eut le culte de Vienne. Au cours d'un petit voyage de vacances en Mâconnais et en Charollais avec son cousin Claude, ils s'arrêtèrent à Paray-le-Monial et entrèrent, comme il est naturel, au célèbre sanctuaire de la Visitation. Or, admirez leurs préoccupations ! Après avoir prié, ils songent que dans ce Paray où tant de représentants des villes françaises sont venus manifester leur foi, il doit y avoir, il y a certainement une bannière de Vienne et ils se mettent à sa recherche. Rien au sanctuaire de la Visitation. Ils se rendent alors à la Basilique où aucune trace d'étendard viennois ne se révèle d'abord à leurs regards ; après de multiples recherches et en désespoir de cause, ils abordent « une des chapelles, la plus petite, la plus laide, la plus obscure, la moins architecturale de toutes » et ils y décou-

vrent enfin « une bannière qui porte un arbre sur lequel se trouve un calice surmonté d'une hostie... c'est Vienne ! » Ils sont transportés d'indignation. « Qui aurait bien pu se douter que la plus belle, la plus grande, la plus ancienne, la plus etc... ville de France aille cacher dans un tel coin son envoyée !... » Les deux néophytes se mettent en devoir de réparer cette méprise : plein de respect et d'émotion Jules, respectueusement accompagné, va porter l'oriflamme jusqu'en « l'un des endroits les plus en vue de la Basilique. » (1)

Sorti de l'École Robin où ses classes avaient été particulièrement brillantes Jules Bouvier alla faire ses études juridiques aux Facultés Catholiques de Lyon. Bientôt il rentra à Vienne et se faisait inscrire au barreau de notre ville.

Il n'entre pas dans le cadre de cette petite notice de retracer la carrière professionnelle de J. Bouvier. Qu'il nous suffise de dire qu'avocat d'abord, puis directeur d'assurances, il montra toujours un scrupule du devoir, une assiduité, et un amour du travail bien fait, dignes d'être proposés en exemple à nos générations pressées, qui trop souvent ne voient que le gain à réaliser. D'ailleurs, son âme élargie par une excellente culture générale et par les leçons de son entourage, ne se laissait pas absorber par la profession.

Ses moments libres, il les consacra dès le début à Vienne surtout aux siens, à sa douce mère et au foyer charmant qu'il ne tarda pas à organiser ; ce mariage qui l'unissait à une vieille famille spécialement distinguée de la région, le maintint dans son milieu ; il eut toujours un vif amour du petit groupe familial et cet amour fut particulièrement favorable à son développement, car il trouva autour de lui tous les éléments d'une formation complète. Ses entretiens avec les siens, le milieu esthétique où il vivait, de fréquentes causeries avec son cousin Claude, le façonnèrent rapidement au goût de l'archéologie et de l'art.

Ce cher cousin Claude, le frère de celui-ci, combien il y aurait de plaisir à retracer ici, sous leur extérieur modeste et

(1) Les notes de l'un des acteurs de ce petit drame enfantin ont été utilisées ici.

parfois timide, ces cœurs généreux et vibrants, ces esprits étendus et fins, ces âmes si profondes, si attentives aux souffrances et aux inquiétudes des pauvres humains, si passionnées pour les guérir !... Il faut du moins rappeler que de cette amitié, de la communauté de sentiments entre les deux cousins sortit le charmant petit ouvrage sur Jacques Pillard.

Au début de 1908, M. Jules Bouvier entraît au Conseil d'Administration de la Société des Amis de Vienne, et, cette même année, il était chargé avec M. Allemand de s'occuper des réparations de cette Église St-Maurice qui sera désormais l'une de ses principales préoccupations.

Le 22 décembre 1908, le Conseil d'Administration de la Société des Amis de Vienne appelait l'attention des Pouvoirs publics sur les travaux de consolidation ou de réfection nécessaires pour assurer la conservation même du gros œuvre de St-Maurice, et sur les travaux intérieurs de débadigeonnage « qui pourraient (disait le conseil) dès à présent être compris dans un devis général en raison de la *faible dépense* qu'ils occasionneraient et de leur intérêt artistique exceptionnel ».

Dans les premiers mois de 1910, M. le Ministre des Beaux Arts fit connaître qu'il avait décidé que, si les Administrations locales intéressées s'engageaient à concourir à l'exécution de l'entreprise pour le montant des réparations intérieures (21.720), le Budget des Beaux Arts prendrait à sa charge le surplus de la dépense, et aussitôt le Conseil d'Administration de la société des Amis de Vienne décidait d'ouvrir une souscription publique pour arriver au but envisagé.

En séance du 4 février 1914, M. Jules Bouvier était nommé Président de la Société des Amis de Vienne ; 4 années s'étaient écoulées depuis la lettre du Ministre des Beaux-Arts et aucune solution n'avait encore été donnée à la question de St-Maurice. Le 16 février 1914, le nouveau Président proposait à ses collègues de rappeler l'affaire au Ministère par une lettre motivée et de le prier de bien vouloir donner les ordres nécessaires pour ouvrir les travaux dès que possible.

Hélas ! On était à la veille de la Grande guerre...

Si l'on ne put parvenir, avant cette douloureuse période, à mettre en œuvre les restaurations de St-Maurice, il faut bien reconnaître, ce semble, qu'on le dû d'abord aux lenteurs administratives d'alors ; mais peut-être aurait-on pu en avoir raison si à Vienne même, un nombre imposant de Viennois, des souscriptions non moins imposantes, avaient manifesté cette volonté de réussir qui triomphe de tant d'obstacles.

Comment expliquer cette indifférence, au moins apparente, alors qu'il s'agissait d'un monument qui est cependant la gloire de Vienne, un des plus importants de la région du Sud-Est, tandis qu'on pût voir une petite Cité comme Vaison consacrer 100.000 fr. à son seul Théâtre romain ? La société des Amis de Vienne fut-elle trop modeste dans ses sollicitations ?

Quelques raisons qu'il faille donner au retard apporté aux restaurations, il est à présumer que M. Jules Bouvier dut en être péniblement affecté, lui qui par avance se faisait une joie de voir commencer la toilette de sa chère Cathédrale, disparaître cet enduit grisâtre qui en attristait la belle envolée.

En ce qui le concerne, il avait bien fait tout ce qu'il avait pu pour attirer l'attention et la sympathie sur sa Cité viennoise et le cher St-Maurice.

Son talent de parole, il le leur avait consacré. Qui ne se souvient encore des Conférences si soignées où il unissait ses qualités oratoires et son sens archéologique ! On y admira surtout ce talent de savoir adapter le sujet aux auditoires les moins initiés.

C'est cette qualité qui brille tout particulièrement dans la conférence qu'il donna en 1906 sur St-Maurice ; elle se présente comme un véritable enseignement d'architecture religieuse, enseignement bien français, de belle ordonnance, clair, limpide et populaire, d'où est banni tout appareil scientifique.

Le 20 Mars 1911, M. Bouvier donnait à la société des Amis de Vienne une étude agrémentée de projections sur Vienne « Colonie Romaine ».

Cette fois, ce n'est pas seulement l'extérieur de la Vienne

gallo-romaine qui passait sous nos yeux, ce n'était pas seulement sa Citadelle, d'où la vue par les belles journées s'étend sur toutes la Colonie de Vienne, ce n'était pas seulement ses fortifications, ses terrassements couverts de monuments, son Forum, son temple d'Auguste et de Livie ; l'auteur dégagait l'esprit de ces édifices, nous découvrait à l'aide des inscriptions la mentalité, la vie, la religion des Viennois d'alors, par des exemples lumineux et délicatement choisis.

Parlant des liens de famille à l'époque gallo-romaine et voulant montrer comme ils étaient parfois profonds et délicats, le conférencier évoquait ces parents « dans la douleur qui, en dédiant une stèle funéraire retrouvée à St-Romain-en-Gal à leur pauvre petite fille morte à 7 ans et 5 mois, l'y appelaient encore de ses petits noms familiers : Scholastica (l'écolière) IAAPH (ce dernier mot en grec), (la petite fille très heureuse de vivre, celle qui rit toujours), comme si en retrouvant sur la pierre ces appellations ils sentaient encore cette joie de leur vie folâtrer autour d'eux. »

Et quelle grouillante vie, quelle variété dans ce répertoire si complet de la Vienne des premiers siècles de notre ère ! Quelle fierté lorsque l'orateur parlait de ce magistrat de Vienne, Trebonius Rufinus, qui avait pris sur lui d'interdire des jeux gymniques qui étaient parfois d'une moralité douteuse ! Trebonius avait été mandé à Rome au Conseil de l'empereur pour fournir ses explications ; « il portait en lui, disait M. Jules Bouvier, une bonne âme de Viennois, insensible aux grandeurs de chair ; il plaida sa cause et la fit triompher. » Rien qu'à relire ces belles et nobles pages, on éprouve la sollicitude de l'auteur pour sa petite patrie, sa fierté d'être viennois, on sent l'ardeur de son désir d'intéresser le grand nombre à la Croisade pour Vienne. Pour faire triompher la cause à laquelle il se passionnait tant, J. Bouvier invoquait en terminant ce sentiment le plus noble et le plus désintéressé que « les Romains avaient appelé d'un nom qui revient souvent dans les écrits de leurs orateurs et de leurs jurisconsultes... l'honneur de la Cité. »

Les grands fastes de la vie viennoise inspirèrent tout aussi

heureusement M. Jules Bouvier, Lorsqu'en 1912 on fêta le sixième Centenaire du Grand Concile de Vienne, il voulut nous rappeler les grandes Epoque de l'Art religieux viennois, et ce fut une Conférence fort instructive, un véritable cours sur les arts roman et gothique. Il faut, ce nous semble, y apprécier surtout à quel point y sont utilisés les plus petits détails pour renforcer l'idée que tout Viennois instruit doit posséder de l'importance qu'eût la Religion dans la vie de notre Cité.

Sans doute personne n'ignore, et M. J. Bouvier nous le rappelait, que les premières pages héroïques du Christianisme gallo-romain eurent pour théâtre Vienne et Lyon, mais qui pensait qu'il y eût à Vienne des vestiges sculpturaux du Christianisme persécuté : par l'interprétation qu'il donna du Personnage du Musée lapidaire qui porte une brebis sur les épaules, M. J. Bouvier rendit palpable la haute antiquité de l'Eglise de Vienne. Il nous en donnait encore une plus forte assurance en développant les raisons précises et multiples que nous avons de faire remonter le gros œuvre de l'Eglise St-Pierre jusqu'au 5^e siècle de notre ère. Au point de vue architectural, le vieux et vénérable St-Pierre est tout romain ou gallo-romain ; le romain d'ailleurs, M. Bouvier le montrait, est à la base ; il subsiste dans l'évolution de l'architecture religieuse à Vienne. A la parole du conférencier nous suivions ce développement admirablement bien enchaîné ou l'important St-Maurice tenait la place d'honneur. Dans cet exposé, toutes les pierres, si l'on peut s'exprimer ainsi, étaient utilisées ; il n'y avait cependant rien d'aride parce que l'orateur émaillait son historique non seulement de projections mais aussi de comparaisons avec d'autres œuvres et de réflexions profondes ou piquantes.

On nous excusera de nous être arrêté un peu longtemps à ces belles conférences qui forment assurément le plus beau titre du cher disparu à l'appellation d'Ami de Vienne. Ce ne furent pas les seuls : sa part dans le St-Maurice de M. Bégule est fort importante. En quelques pages concises son Introduction éclaire de vives lumières l'histoire du monument, et notamment ses curieuses trouvailles sur les époques des

Chapelles de St-Maurice durent singulièrement faciliter les conclusions de M. Bégule. Celui-ci a reconnu d'ailleurs avec beaucoup de bonne grâce tout ce qu'il dut au travail de ses collaborateurs, et l'un d'eux nous disait récemment le labeur considérable fourni par la famille Bouvier dans l'étude de l'Iconographie de notre Cathédrale.

Toutes ces œuvres contribuèrent grandement au mouvement que nous voyons éclater aujourd'hui en faveur des monuments viennois, à Vienne où de notables familles tiennent à honneur de collaborer à la grande entreprise, et même en dehors de Vienne.

Les relations de M. Jules Bouvier eurent aussi leur part dans ce mouvement. Le regretté Président de la Société des Amis de Vienne ne fut pas en effet le pur archéologue, le pur artiste, qui ne sait ce que c'est que sortir de sa spécialité ; il sut répandre Vienne par son affabilité.

Aucun des familiers du charmant intérieur de la rue de la Charité n'a oublié ces délicieuses soirées dans la longue galerie quiète qui évoquait à l'imagination le péristyle d'une villa romaine. Là, le maître au regard malicieux sous sa corpulence qui n'empêchait pas une vivacité parfois amusante était tout à la joie de la conversation ; esprit naturellement lumineux, amoureux de clarté et de joie françaises, il jouissait vraiment d'un causeur spirituel ; il lisait délicieusement et c'était un charme de lui entendre détailler un conte ou une fine critique de J. Lemaître.

Sa nature ressortait particulièrement au cours de ses voyages artistiques ; il semblait que c'était surtout là que ses amis pouvaient le pénétrer vraiment ; il y livrait du meilleur de lui-même, tout à la joie du passé, sachant d'ailleurs se borner, s'intéressant avant tout, mais alors pleinement, à ce qui rentrait dans le cadre de ses études et peu soucieux de curiosités inutiles.

L'une des dernières sorties qu'il fit (peut-être la dernière) eut lieu pendant la guerre ; ce fut un petit voyage de quelques jours pour changer d'air ; l'auteur de ces lignes l'accompagnait seul et il faut reconnaître qu'il y parut fréquemment plus soucieux, plus inquiet, touché comme la plupart par

les souffrances de la Patrie. Il eut encore cependant de bons moments où l'on avait plaisir à retrouver l'amateur enthousiaste, le passionné archéologue d'autrefois ; il est doux de le revoir encore par l'imagination, au cours de la petite tournée à Châtel-Montagne, dans la haute région forézienne, s'exaltant sur la petite église romane si pure, si nette, perdue dans la montagne ; en ces moments, tout pénétré du charme de la nature et de l'art, il oubliait les tristesses et l'on était heureux de son bonheur qui fusait en saillies et en vivacités.

Cette vive sensibilité qui nous le rendit si précieux usa sa nature plutôt débile ; mais, même terrassé par la pénible maladie, il garda toujours l'amour des siens et de ses amis, une exquise bonté et une foi admirable en la sainte Religion dont Vienne aussi lui avait fait connaître la grandeur et la beauté. C'est un grand exemple qu'il nous laisse

C. GIRARD.
